

Rhône  
N° 373  
1885

# LE ZIG-ZAG



JOURNAL HEBDOMADAIRE

## ABONNEMENTS

FRANCE ET ALGÉRIE

Un an..... 9 fr.  
Six mois..... 5 »  
Trois mois..... 3 »

## LÉO D'ORFER

Directeur

## AYME DELYON

Rédacteur en chef

## ERUAL

Administrateur

## ABONNEMENTS

UNION POSTALE

Un an..... 12 fr.  
Six mois..... 7 »  
Trois mois..... 5 »

Bureaux : 34, rue Truffaut, à Paris. — Succursale à Lyon : 9, rue Molière.

### SOMMAIRE

Chronique parisienne, Léo d'Orfer. — *Le ciel sur terre*, Aimé Delyon. — *Courte joie*, Louis Pollaud. — *La Douane et les Contrebandiers*, H. Santelli. — *Le Salon de 1885*, Léo d'Orfer. — *Midi*, Georges Richard. — *Nouvelles à la main*. — *Carnet du Sphinx*, Henri Issanchou.

FEUILLETON : Jacques Mauran, Léo d'Orfer

### A partir du prochain Numéro

### LE ZIG-ZAG

S'EST ATTACHÉ COMME RÉDACTEUR ASSIDU

### M. ANDRÉ TRÉBAN

Nous republierons, dans le courant de cette année, deux plaquettes de notre nouveau collaborateur, aujourd'hui introuvables : *Le biceps et les coups de botte en littérature*, et *Les chansons merveilleuses*.

M. ANDRÉ TRÉBAN publiera chaque quinzaine une chronique parisienne, déchargeant ainsi notre directeur d'une part de son travail.

## Chronique Parisienne

### PROJETS

Depuis un mois, de nombreux lecteurs m'ont écrit pour me dire tout simplement que le *Zig-Zag* était trop littéraire. Rien que cela. Il paraît que l'on n'aime guère les vers et que la prose de nos romans et nouvelles n'est guère plus adorée.

Et ces furieux me demandent de l'actualité, des racontars, des cancons de boulevards et de coulisses, toute sorte de piment pour désaffadir cette pauvre littérature trop saine pour leurs estomacs blasés.

Comme nous devons plaire au public, avant de nous complaire à nous même, nous avons décidé de répondre à ces demandes, et nous avons cherché le moyen d'y arriver sans trop nous distraire de la voie que nous nous sommes tracée d'avance.

Voici ce que nous avons trouvé.

Nous spécialiserons désormais un très grand nombre de nos numéros, afin de leur donner une attraction particulière. Lorsqu'il se produira un grand retentissement autour de quelqu'un ou de quelque chose, nous donnerons l'anecdote piquante, nous raconterons l'histoire intime, nous intéresserons par la curiosité et l'inédit.

Dans le prochain numéro, ce seront les *Cénacles*. Dans le suivant viendront les *Femmes de Lettres*. Les poètes, les peintres, les académiciens, les acteurs et les actrices viendront après. Les deux premières et au besoin la troisième page du *Zig-Zag* seront consacrées à chaque partie. Nos meilleurs rédacteurs y collaboreront. Nous donnerons ainsi une galerie complète fort intéressante et très complète.

En outre, nous ne tarderons pas à publier notre grand numéro mensuel, que nous avions annoncé une des précédentes premières semaines. Illustré par les meilleurs artistes, ce numéro qui sera presque toujours double, contiendra de nombreux articles choisis parmi le dessus du panier de nos cartons, et nous ne négligerons rien pour lui donner toutes les attractions qu'il nous sera possible.

Enfin, tous nos lecteurs peuvent m'adresser des projets pour le *Zig-Zag*. Il sera tenu compte de tous ceux qui paraîtront bons et réalisables, et je remercie d'avance tous ceux qui voudront bien m'écrire à ce sujet.

LÉO D'ORFER.

La semaine prochaine, le *Zig-Zag* publiera : *Les Cénacles*, chronique parisienne de M. ANDRÉ TRÉBAN.

*Agnus Dei*, poésie inédite de M. PAUL VERLAINE.

*Le Salon de peinture de 1885* (suite et fin).

## Le ciel sur terre

Pensionnaire, assistant aux conversations chuchotées des grandes, ou griffonnage du billet qu'on transmet au grand frère par la sœur, dans le parloir, d'une main dextre et féline, voyant les larmes puérides des premiers désespoirs, les écarts des imaginations, inquiète elle s'était dit : je ne gaspillerai pas ainsi mon cœur ni mon âme, je n'aurai pas d'amour pour les collégiens en vacances, ni de rêves fous, ni de battements de cœur précipité.

Je fermerai mes yeux, je fermerai mon cœur, je traverserai les années, j'étudierai la vie et m'efforcerai de juger des hommes et des choses.

J'ai trois sœurs aînées, je dois être mariée que la dernière, j'assisterai de bien près à trois cérémonies de présentations de fiançailles, d'épousailles. J'aurai ce qu'on sent, ce qu'on éprouve, ce qu'on peut se tromper ou tromper pour toujours.

Elle s'était tenue parole la charmante Laure. Une abeille ne fut ni plus gaie ni plus active, ni plus empressée qu'elle ne le fut de 14 à 21 ans.

Durant ses sept années elle se fit ainsi une réputation de personne excellente et pure mais insouciant et farouche. Elle avait impitoyablement capitonné sa pensée contre les attaques des tentations.

Toujours occupée et des mains et de l'esprit : et dévouée à ses sœurs, à ses amis, écoutant leurs histoires d'amour avec une intense curiosité, elle put se dire un soir seule dans sa chambre : Je n'ai pas marché à l'inconnu le chambrandé. Rien n'a jamais troublé mon âme, je n'apporterai pas à mon mari un cœur déjà flétri, ni même effleuré par l'amour. J'ai pu juger d'après les récits des autres et leur exemple ce que valent les hommes il y en a d'adorables mais ils sont rares et je crois que je ne me tromperai pas.

La troisième Mlle de Clair venait de partir en

voyage de nocce, ce ne fut pas sans une vive curiosité que le monde aristocratique dont Laure faisait partie, s'apprêta à connaître les projets d'avenir de la jeune rebelle.

Naturelement elle trouva l'homme que Dieu voulait faire paraître adorable à ses yeux, il était d'ailleurs aux yeux de toutes les femmes.

Seuls les maris et les amants l'exécraient ; un beau nom avec cela : Rodolphe de Chersy. Il était jeune, il était beau, il était riche, il était comte, il était libre. Il avait tout ce qu'il faut pour être aimé et être aimé.

Rodolphe sans être un fat savait ce qu'il valait, point sot du tout d'ailleurs, il se trouva justement qu'aucune des poupées parlantes des salons ne l'avaient enchaîné encore. Les grands yeux bleus sombres pleins de mystères d'Estelle l'intéressait bien pourtant, et pourtant on ne tarda pas à dire que M. de Chersy était amoureux fou de Mlle de Clair. Mlle de Clair remerciait Dieu chaque soir en disant : Mon Dieu, c'est le ciel sur la terre. Un homme qui m'aime chaque jour davantage, que je puis adorer à la face du ciel et de la terre, qui le mérite en tous points. Un homme dont rien ne me séparera, je l'espère. Mon mari, il sera mon mari ! Et ce nom banal et bafoué d'époux deviendra synonyme de délices. Où sont les amours mystérieuses et malsaines, les liaisons qu'il faut cacher comme une honte ! celles par lesquelles on trompe quelqu'un. Devant tous, noblement et orgueilleusement nous pourrions étaler notre bonheur, ô mon Dieu ! c'en est trop, merci !

Elle remerciait ainsi le ciel de l'avoir fait jeune et jolie. pour lui ; qu'importe, se disait-elle encore, les charges, les douleurs de la vie ; elles ne nous seront point épargnées, mais nous serons deux pour soulever ce fardeau.

Ils se retrouvaient dans les salons ; ils ne s'étaient rien avoué encore, mais le premier regard les unissait. Elle savait qu'à lui la première valse ; et quand la main de Rodolphe entourait sa taille, la tête brune d'elle telle se penchait un peu sur la noble poitrine du cavalier, un rêve, une extase réelle commençaient ; plongé

FEUILLETON DU ZIG-ZAG

7

### LA QUEUE DU DIABLE

## JACQUES MAURAN

Roman de mœurs contemporaines

— Pas possible ? s'écria Flavia, prise d'un fou rire : c'est complet. Vous avez désormais les proportions d'un héros de roman. Comme si ce n'était pas leur faute à ces braves gens ! Ils ne savaient pas ce qu'ils voulaient faire de vous. Je me rappelle qu'un matin, ils sont arrivés au château, père et mère, demander un conseil ; j'ai assisté à la discussion. On se plaignait de vous avoir inculqué des principes, on regrettait votre bonne éducation, votre instruction, que sais-je ? Votre père alla jusqu'à dire, levant les bras — je le vois encore — que vous tourneriez mal. Quand mon père, à moi, voulut leur dire que c'était inévitable, qu'il aurait fallu vous mettre l'aiguillon à la main, ils répondirent tous deux

ensemble : « Nous comptons bien qu'il rapporterait sa dépense et nous ferait honneur ! »

Vous allez mettre ces fous de côté, j'espère, ajouta Flavia, très tendre. Abandonnez ce vieux Rouergue, en retard d'un siècle. On ne vit qu'à Paris, vous savez...

Jacques devint pâle, il se sentait humilié jusqu'aux moelles : c'était donc éternellement le château vis-à-vis l'usine ! Malgré les gouvernements successifs, tous plus libéraux les uns que les autres ? Et là, dans ce salon, on recevait le fils du labour-ur après Monsieur le baron Albert de Grandfrêne ; une femme qui avait l'air bon se moquait des Mauran ? Que diable aussi allaient-ils faire, ces vieux fous, chez Monsieur de Cardon ? Oh ! le vasselage des paysans ? Pourquoi lui avaient-ils seulement appris à lire, pour comprendre ces choses écœurantes ?

Voyant que Jacques se taisait, Flavia s'était retournée vers M. de Grandfrêne et lui disait :

— Baron, vous vous intéressez au petit Félicien, mon poète ; il faut le produire, il a un talent fabuleux.

Jacques entendit le poète. Celui-ci, très fabuleux, en effet, déclama une pièce intitulée : *Jane à l'égoût*, sans demander la moindre excuse pour

les expressions choquantes dont ses vers étaient étoilés.

— Voici de l'excellent Zola, du Zola de salon ! s'écriait-on. A la bonne heure !

— Mon dieu ! se disait Jacques, est-il bien la peine d'épurer la boue pour l'introduire parmi ces élégances. J'aimerais mieux des fleurs ! Quel siècle que celui qui est réduit à nettoyer le fumier, parce que les femmes elles-mêmes veulent le toucher de leurs doigts nus !

On applaudissait. Un élève du Conservatoire chanta une ronde de la *Masotte*. Jacques, peu au courant de la musique de boulevard, perçut cette phrase, au sujet d'une jeune Zerline égarée dans un bois avec un gars quelconque :

Elle avait p't être vu l'orang Outang !

— Hein ! fit-il, saisi par l'allusion monstrueuse qui se d'gageait du couplet. Et il rougit comme un écolière, détournant la tête pour ne pas regarder les femmes. Ses yeux, à un hasard, rencontrèrent les yeux métalliques de M. de Grandfrêne. Celui-ci hocha le front — « Sans doute, signifiait sa mimique, on va même souvent plus loin. »

Le bou leur se rapprocha de Jacques.

— Une jolie voix, dit-il négligemment.

— Oui, mais...

— Vous trouvez les paroles étranges ! Dans ma jeunesse, car j'ai un demi-siècle, Monsieur, on chantait des romances très absurdes, et comme les vers ne valaient rien, on perfectionnait le chant. Il y avait des airs délicieux qui baïgnaient de larmes toutes les paupières, tandis que l'on n'écoutait même pas les paroles. La musique restait ce qu'elle doit toujours être : pleine de sentiment. Aujourd'hui, c'est le chant qui est absurde. En revanche, les mots sont inconvenants, de sorte que les gens de goût ne peuvent écouter ni l'un, ni les autres. Vous aimez la musique, Monsieur ?

— Beaucoup, murmura Jacques Mauran, flatté d'attirer l'attention de ce froid critique.

— Eh bien ! n'allez jamais dans le monde, alors, et pleurez Mme Miolhan-Carvalho de toutes vos forces.

LÉO D'ORFER.

La suite au prochain numéro.

(Reproduction interdite).

dans un bonheur inexprimable, l'un à l'autre, sans une parole, sans même un soupir, chaque tour les rapprochaient plus étroitement : un frisson les secouait ensemble, car ils pensaient ensemble à l'avenir, Estelle se retrouvait à sa place silencieuse troublée et croyant que tout le monde devait entendre les battements de son cœur frémissant.

Cela dura quelques semaines, lui n'osant parler encore et bouleversé à l'idée de faire envoler son bonheur en voulant le toucher du doigt.

Elle commençait à s'étonner du silence de son bien aimé.

Il ne se passait pas de jour ou son père lui parlait de quelque parti nouveau dont elle rejetait la demande sans l'entendre.

Le père s'impatientait de cette obstination et quoique pleine de confiance en l'esprit de conduite de sa fille connaissait trop la vie de Paris pour ne pas se douter tout de suite qu'il y eût anguille sans roche.

Halte là ! mon enfant cette fois ! c'est assez d'enfantillage. Je ne sais si tu t'es amouraché de quelque copain, quelque poète à chevelure abondante ou du créateur de ton frère, quoi qu'il en soit, et c'est facile à voir, tu as une amourette par la cervelle...

— Mais, père....

— Il n'y a pas de mais. Si celui que tu as choisi t'aime, que ne s'adresse-t-il à moi ?... Je n'ai aucun goût aux aventures romanesques ; mais je ne saurais détraire ton bonheur pour une question d'argent, etc...

— Il est riche....

— J'en étais sûr ! dit M. de Blay en fronçant les sourcils, il y a quelques tourteraux roucouleur par là. R. prouvez tout mensonge, Estelle, et faites moi en quelques mots le portrait de votre Adonis.

(à suivre)

ARMÉ DELYON.

## Courte joie

Si vous n'avez jamais connu aucune jeune fille ; si vos lèvres n'ont jamais murmuré tendrement le nom d'une femme charmante ; en un mot, si jamais vous n'avez pressé dans vos bras vigoureux le corps délicat et parfumé d'une Marguerite ou d'une Ophélie, arrêtez-vous ici ; les lignes suivantes ne vous concernent pas. Mais au contraire, s'il vous est arrivé d'attendre sur votre balcon une maîtresse chérie et de vous désespérer en ne la voyant pas venir ; si vous l'avez vainement appelée durant des nuits entières, nuits d'espérance et d'insomnie ; si vous avez pleuré, si vous avez souffert, si vous avez aimé ; frère écoutez-moi.

A vingt ans n'est-il pas vrai, un jeune homme s'éprend facilement de la première pécheresse qu'il croise sur sa route, et, pour peu qu'elle paraisse gentille, il lui jure volontiers une éternelle fidélité qu'il ne garde, hélas ! que le plus longtemps possible, c'est peut dire bien souvent.

Paul Miquel ne pouvait échapper à la loi commune ; un beau matin les charmes naissants d'un blonde qu'il rencontra le séduisirent, ses yeux bleus d'une douceur inexprimable fixèrent son attention ; ses petits pieds, ses mains mignonnes, la fraîcheur de ses joues le laissèrent rêveur ; il ne put résister à pareille tentation. Tous deux comprirent bientôt qu'il pourrait s'entendre et vivre heureux.

Bref ! la semaine suivante, Laurence était installée dans un coquet appartement, richement meublé et rempli de bibelots. Seules les études de Paul se ressentirent de ce nouveau genre de vie, il négligea plusieurs cours. Après tout, disait-il parfois, je préfère chiffonner la collerette ou le jupon brodé de Laurence que courir après mon doctorat, d'ailleurs le feu n'est pas à la Faculté, rien ne presse par conséquent ; je suis jeune encore, si plus tard mes loirs me le permettent, je rattraperai le temps perdu. Il n'avait pas complètement tort de raisonner ainsi, sa gracieuse maîtresse était si provocante lorsqu'elle voltigeait autour de lui, légère comme une biche en liberté.

Pendant une année les jours passèrent pour eux avec une rapidité vertigineuse : déjà si tard, murmuraient-ils chaque soir, le soleil envie notre bonheur et s'éclipse afin de n'en être pas plus longtemps le témoin. Le matin, lorsque Paul croyait entendre le chant de l'alouette, comme

l'amante de Roméo, Laurence en souriant affirmait qu'il se trompait, que le rossignol seul chantait encore dans le bocage ; il la croyait sans peine et leurs bouches fraternisaient.

Pourquoi le buisson le plus odorant abritait-il souvent un reptile vénimeux ?

Un soir, Paul franchissait gaiement le seuil de son appartement. Il rentrait après absence de huit jours motivée par des arrangements de famille et se disposait à sauter au cou de sa maîtresse lorsqu'il s'aperçut, non sans surprise, que la cage était vide ; l'oiseau avait pris la clef des champs...

Craignons d'affirmer en passant qu'il est possible de vivre pendant une ou deux années avec une jolie fille sans s'attacher à elle ! Lorsque nous la possédons, lorsqu'elle nous amuse par ses minauderies et ses enfantillages, par ses exigences même ; que ses caresses soient inspirées par l'intérêt ou par un réel attachement, ne les repoussons pas, tôt ou tard nous en serons privés, alors penserons-nous certainement, si nous avions pu voir cela lorsque nous la tenions enlacée, cette femme voluptueuse, nous nous serions griés plus souvent sur ses lèvres frémissantes, sur sa gorge nue, à ses genoux ; on ne meurt pas d'amour ! sans cela nous aurions voulu pouvoir expirer entre ses bras caressants...

Cette digression justifie les pleurs de Paul à la vue de son abandon. Elle ne l'avait donc jamais aimé, l'infidèle ! partit ainsi Laurence ! Personne ne répondit à ses pressants appels. Je ne la verrai plus, s'écria-t-il d'une voix déchirante. Quel est l'heureux mortel à qui sans doute elle fait maintenant les belles promesses mensongères que la perfide oubliera bientôt j'en ai la certitude ?

Découragé, il se laissait tomber dans un fauteuil lorsqu'il vit sur le guéridon une lettre qu'elle y avait laissée en partant. Il la prit, déchira l'enveloppe et lut ceci : « Mon cher Paul, malgré toute ma bonne volonté, je ne puis me résoudre à vivre seule ici une longue semaine ; je pars donc furtivement. Je suis une méchante, pardonne-moi. Que veux-tu ? on ne raisonne pas toujours avec son caractère ; tu sais que je suis capricieuse, vive, entreprenante ; que les concerts, les bals, les promenades sont mes plaisirs préférés. Privée de ces distractions, je me décide à te quitter ; console-toi et vis heureux. Je regretterai peut-être dès demain ma boutade d'aujourd'hui, mais je ne me plaindrais pas. Sois persuadé que quoiqu'il m'arrive je n'oublierai jamais tes prévenances et ta générosité : je te le redis ; pardonne-moi ! et ne conserve pas un trop mauvais souvenir de ta petite Laurence. »

Rien n'était dérangé dans la maison : la fugitive n'avait emporté que ses bijoux et ses toilettes.

Le soir même si l'ingrate était venu frapper à sa porte, il est probable que Paul n'aurait pas eu le courage de l'éconduire. Le désapprouve qui voudra. En déchirant la missive de Laurence il dut s'écrier aussi : Qu'est-ce donc que l'amour si son rêve est si doux !

LOUIS POLLAUD.

## La Douane et les Contrebandiers

Parmi les institutions humaines, je n'en connais pas de plus impopulaire que la douane. Chacun pour soi, chacun chez soi ; cette maxime de l'égoïsme personnel naissant comme règle politique et commerciale des peuples, la douane fut inventée.

Nous comptons deux espèces de douaniers, le douanier en habit noir et le douanier en uniforme vert. Celui-ci armé d'un sabre, l'autre d'une plume ; l'un, pauvrement rétribué, passant ses nuits à la belle étoile, couché dans la neige ou dans un fossé, toujours prêt à recevoir, sans jamais les rendre, les coups de bâtons, de couteaux et de carabine des fraudeurs ; l'autre, criblé d'appointements, se tenant les pieds et les reins chauds entre les bras d'un fauteuil à ressorts élastiques, et consultant fort souvent le baromètre des avancements.

Le douanier qui, seul, nous intéresse, c'est le douanier embrigadé, le douanier-soldat, tel qu'il se présente à nous aux diverses frontières de notre France.

La douane se recrute volontiers dans l'armée. Les appointements annuels du douanier actif

sont maigres et tout à fait en dehors de proportion avec les émoluments des employés bureaucratiques : il est vrai que toute la peine est du côté des moins rétribués. Or, si on paie peu le douanier, on ne l'estime pas davantage, on le croit d'autant plus corrompible qu'il est plus pauvre. Jamais, dans une expédition, le douanier ne marche seul, tout le service se fait par couples, afin qu'un surveillance mutuelle rende la corruption impossible.

Mieux secondés que dans l'intérieur des villes, les surveillants de frontière sont aidés par une escouade canine admirablement dressée. Dans la nuit noire, deux douaniers sont embusqués derrière une haie : un homme passe, on dirait un simple domestique qui regagne la ferme, personne ne songe à le soupçonner ; mais le chien qui est là dresse l'oreille, met le nez au vent, gronde sournoisement, s'approche du passant, et à peine l'a-t-il flairé qu'il l'arrête court, lui barre le chemin et pousse des cris effroyables. Notre homme sent le péril, veut jouer des jambes ; mais le chien saisit ses vêtements et, en dépit d'une grêle de coups qui pleuvent sur son échine, il amène à ses maîtres une superbe prise.

Le fraudeur est l'homme de nuit qui se dérobe aux yeux de tous pour conquérir, en quelques heures de fatigue, l'oisiveté d'une semaine. Autrement les fraudeurs vivaient en troupe, ayant un chef élu aux voix ; aujourd'hui chacun opère pour son compte : le contrebandier à une noie parfaite de la topographie locale, il sait par cœur tous les sentiers détournés, tous les ravins, tous les buissons ; de nombreuses études l'ont appris à poser son pied là où la Loi n'a jamais imprimé le sien. Un coup de siffle, un battement de main, un bêlement, un aboiement, ou un cri de houette, voilà les signaux que chacun comprend et auxquels on obéit en aveugle. Tous jours on travaille dans l'obscurité, mais aussi avec fruit.

Les expéditions de contrebande se suivent mais ne se ressemblent pas ; lorsque les récoltes sont enlevées et que le pays est découvert, la marche lente et cachée devient impossible ; il faut alors que la vitesse remplace la ruse, la fraude se transforme, dans ce cas, en véritable steeple-chase. C'est le moment où nous voyons revenir le chien, ce type du servilisme qui, tour à tour, se fait fraudeur ou douanier, et qui sert avec le même zèle et le même dévouement dans les deux camps opposés.

(A suivre)

H. SANTELLI.

## Le Salon de 1883

(Suite.)

MM. Donnat. — Bouguereau, — Foubert. — Henri Pille. — Puvis de Chavanne. — Humbert. — Baudouin. — Besnard. — James Bertrand. — A. Bettanier. — L. Bouillon. — J. Béraud — Moreau de Tours. — L. Philipps. — Paul Sébilleau. — Maurice Bompard. — Maillart. — J.-D. Lubin. — Luigi Loir. — Frédéric Dufaux. — André Brouillet. — Mme Emma Brouillet. — Briegnan. — Hadamart. — Jules Monge. — Jean Lecomte de Noy.

La peinture religieuse, qui m'avait paru agoriser aux derniers Salons, est bien presque morte cette année et demeure dans un abandon quasi-complet.

Un ministre, affublé du nom baroque de Cumont, avait eu l'idée lumineuse de décorer de fresques le Panthéon et s'était empressé de faire des commandes que nous subissons encore et payons fort cher. M. Bonnat, qui est un peintre de portraits de grande valeur, s'était chargé d'une de ces fresques, l'audacieux, et avait accepté le sujet désigné : *La Légende de saint Denis*. Son talent précis et ferme n'a fait que multiplier le grotesque de cette histoire du saint portant sa tête entre ses mains, pendant qu'un superbe feu d'artifice, dont Ruggieri eût été fier, jaillit de son cou.

Mais cette toile fait grand honneur au bon caractère de Bonnat.

M. Bouguereau — la médaille d'honneur — a deux toiles religieuses, l'*Aoraison des Mages* et celle des *Bergers*, qui ne présentent aucun intérêt. C'est de la peinture propre, froide, savante et ennuyeuse.

La peinture religieuse du Salon fait cercle autour de la vie du grand saint Antoine, se modelant en cela sur les baraques des foires.

Ainsi M. Foubert, lequel nous a traité le sujet fort agréablement, mais d'une façon si superficielle !

Combien je préfère M. Henri Pille ! Il a mis son capucin à de rudes épreuves. Pour aiguiser encore les tentations charnelles des beaux planificateurs qui lui font des agaceries, il lui a servi un petit souper fin où rien ne manque. Un foie gras du Périgord, d'appétissantes marennes, un cardinal des mers, une galantine qui me paraît tuffée, tout comme le pâté et le chapon qui l'avoisinent, des vins de couleur exquise.

Trop de truffes et d'autres excellentes choses pour que le saint homme, qui possède une bonne et grosse figure rabelaisienne, ne succombe pas avant la fin. C'est ce que veut sans doute M. Pille, qui a exécuté son tableau d'une façon absolument remarquable.

\* \*

M. Frappa se spécialise dans les monastères, lui. Nous dirons bientôt *Les Moines de Frappa*, comme les Espagnols et Théophile Gautier disent : *Les Moines de Zurbara*. Il mêle à la teinte sombre de ses robes et de ses faces pénitentes un sentiment ironique indéfinissable et fort curieux. Mais la religieuse qu'il fait se confesser m'a semblé fort coutrite.

\* \*

MM. Henner et Donner me paraissent n'avoir sur leur palette que la couleur *Cuisse de nymphe émue*. Dans chaque Salon, je rencontre de charmantes nudités signées de leurs noms aux affinités sonores M. Bouguereau, qui nous a apporté une nymphe assez agréable et délicieusement peinte, l'a trop léchée.

M. Henner a un talent très profond et très intense. Il peint des clairs-obscur délicieux qui naissent exquisement les chairs de ces Madeleine.

M. Emmanuel Benner est un chercheur d'idéal très énergique et très personnel. Ses femmes nues ont une pureté de lignes et une chasteté de sentiment saisissantes. Il a fait un grand pas, ce printemps. Ses nymphes au bain ont une grâce qui nous charme et ont pour cadre un paysage adorablement frais et enchanteur.

\* \*

Je suis de ceux qui ont une très grande admiration pour M. Puvis de Chavannes. Il s'est fait une mythologie à son propre usage. Il a renoué la peinture décorative. Celle-ci veut une oronnance nette et simple et un style mâle et grand ; elle doit être — forme et couleur — un abrégé de la nature ; elle veut des lignes vigoureusement tracées et des teintes larges comme l'horizon et claires comme les ciels bleus.

La peinture de M. Puvis de Chavannes a réalisé tout cela, elle est haute et fière. Ses montagnes, ses gazons, ses feuillées et ses personnages, qui n'ont point l'aspect de la réalité, sont tracés à grandes lignes et forcent le regard à s'arrêter.

Ce grand peintre est aussi un grand poète. Il y a dans ses toiles de mirifiques visions d'au-delà qui nous transportent.

\* \*

Tous les artistes suivent les traditions inaugurées par Puvis de Chavannes. Voici un grand panneau de M. Humbert, *La Fir de la Journée*, une excellente page d'art décoratif et même de grand art. *Les Fiançailles*, de M. Baudouin, ont les mêmes qualités. Mais je n'en dirai pas autant de *Paris*, de Besnard. C'est beaucoup trop chargé, la couleur est affreuse et la composition est abominable.

\* \*

M. James Bertrand nous a donné deux fort jolis tableaux, *La Jeunesse*, et une tête d'étude *Frileuse*, devant lesquels on s'arrête avec plaisir.

\* \*

J'aime beaucoup aussi le tableau de M. Albert Bettanier, *1870-1880*, ou respire l'âme de la patrie, ainsi que la *Cosette*, de M. Leon Bouillon, fort délicieuse.

\* \*

Quelques journaux ont dit un grand mal des *Fous* de M. Jean Béraud, Je ne pense pas comme eux. Ce sont bien là les aspects divers d'une promenade de l'hospice de Charenton, et il y a des figures saisissantes et qui font peine.

L'exécution est très habile, d'ailleurs, et nous sommes certainement en face d'une bonne toile de M. Jean Béraud, ce qui n'est pas dire peu de chose.

M. Moreau, de Tours, est un artiste d'un talent puissant et vigoureux. Il y a de x ans il nous donnait un magnifique tableau d'histoire, *Carnot à la bataille de Wattignies*, et ses deux moines du Salon dernier étaient remarquablement étranges.

Cette année il nous a peint *Une stigmatisée au moyen-âge*. C'est là une des superstitions les plus extravagantes du catholicisme. L'inventeur de cette curieuse insanité fut saint François-d'Assis qui eut aux bras et aux pieds les stigmates saignants du crucifiement de Jésus-Crist, et qui fut peut être de bonne foi, mais devait posséder une très vive imagination. D'où la supercherie, les hystériques de toute sorte étant naturellement menteur, même inconsciemment.

Et l'époque n'est là pour mirifier quoi que ce soit. Témoins Louise Lateau, en plein XIX siècle, et les cinq cents volumes au moins qui ont paru sur cette folle.

Le père de M. Moreau, de Tours, fut, comme on le sait, un médecin aliéniste des plus célèbres et des plus distingués. L'artiste a donc pu connaître, tout jeune, cette singulière furie mystique. Il a ressuscité avec beaucoup de talent et une grande supériorité d'exécution une de ces scènes d'un âge déjà lointain. Le tableau es tsaisissant. L'attitude triomphante et glorieuse des prêtres, celle de l'héroïne, et l'idiot ébahissement des visiteurs sont rendus avec une grande vérité et un art point ordinaire.

M. Léopold Philippe a envoyé de Villeneuve-sur-Lot une *Fileuse* qui est bien réellement une de celles que nous avons vues si souvent sur les portes des maisons de nos campagnes, et une marchande de légumes d'une fort curieuse réalité.

M. Paul Sibilleau, un Bordelais de talent, est représenté par *Une matinée d'automne à Biscarrosse* dans les Landes. Je me souviens d'avoir passé par là, une aube de septembre, et c'est le plus grand éloge que je puisse faire de cette toile qui est d'une valeur incontestable.

Mon compatriote Maurice Bompard, un Ruthénois dont les tableaux font un digne pendant aux sculptures de Denis Puech, expose cette année *Un coin d'atelier*. M. Bompard est un coloriste exquis qui sait faire chatoier les étoffes, resplendir les vases et les bronzes, et donner à tout des nuances qui charment. L'année dernière il exposait *Un boucher Tunisien*, une extraordinaire toile où il y avait ces débauches d'Orient et de sang de bêtes.

C'est un artiste puissant, consciencieux, et conséquemment, d'un très bel avenir. L'œuvre de cette année le maintient à une place honorable, et nous savons par des indiscretions qu'il ira bien plus loin.

M. Maillart dans *La mort de Corréé, héros bellouvaque*, nous montre le chef des révoltés contre César se faisant tuer sur le champ de bataille plutôt que de survivre à la liberté de sa patrie. L'effet est réellement beau et l'exécution est fort habile.

Les deux tableaux de M. J.-D. Lubin, surtout *l'Arrestation d'un braconnier*, sont très remarquables, et le nom de cet artiste est à noter pour demain.

La peinture des choses orientales me séduit plus que toute autre, et j'avoue sans détours que je stationne plus souvent et plus longtemps devant les scènes des pays du soleil que devant les tableaux parisiens comme le *Paris port de mer* de M. Luigi Loir, qui est cependant un peintre que j'affectionne. J'ai passé une bonne partie de ma jeunesse en Orient, et j'en ai rapporté une adoration profonde pour ces contrées merveilleuses, patrie de la véritable beauté. J'en ai d'ailleurs comme une nostalgie continue et lorsque j'en retrouve des oasis éparses parmi nos déserts de peinture, je me sens des joies d'enfant prodigue qui retrouve la maison paternelle.

Les *Femmes algériennes*, de M. Frédéric Dufaux, sont bien celles que j'ai aperçues là-bas

dans la ville blanche et l'artiste les a rendues avec une vérité et une couleur qui m'ont ravi.

J'aime beaucoup la *Tunia* (noce juive à Constantinople) de M. André Brouillet. C'est d'une couleur puissante et d'un orientisme fascinant. M. Brouillet est un rival sérieux des maîtres orientalisés que j'ai cités dans le précédent article. J'avais remarqué, il y a bien deux ans, un dessin fort original qu'il avait donné à la *Libre-Revue*. La toile de cette année lui donne un des premiers rangs parmi les peintres qui ont passé la Méditerranée pour nous rapporter des scènes de la vie turque ou algérienne.

Mme Emma Brouillet nous donne des oranges et des grenades fort appétissantes, copiées sur celles que portent les orangiers et les grenadiers de Tunisie.

Une des toiles qui me séduit le plus est celle de M. Bridgman, *l'Été sur le Bosphore*. Le paysage est absolument merveilleux et les deux mauresques sont adorablement belles. M. Bridgman est un coloriste d'une vigueur et d'une souplesse étonnantes, et son tableau de cette année est un des meilleurs de cet artiste déjà renommé.

J'ai noté aussi un *Chant du soir*, fort remarquable, de M. Auguste Hadamard, et le *Café maure à Blidah*, de M. Jules Monge, d'une réalité et d'un intérêt très grands.

M. Jean Lecomte du Nouy a édifié un monument pictural en l'honneur de Victor Hugo, et, certes, le peintre n'est pas indigne du poète.

Les *Contemplations* sont un fragment très original et très saisissant de ce polyptique, mais je leur préfère les *Orientales*.

Un sultan, un Othello cuir d'une teinte fort belle, à ma foi, a fait tuer, pour plaire à la préférée, deux des houris de son sérail et voici venir l'eunuque noir qui les apporte sur un plateau d'or.

La favorite, nue et belle à faire très vite comprendre la chute des deux têtes, est assise aux pieds du maître et détourne la tête d'un air un peu dégoûté. Vraiment, après le *kous-kouss* et les figues traîchées de la sieste, il est désagréable pour un estomac délica de voir deux têtes coupées, mais ce soir, aux étoiles, l'éventail battra des ailes pour demander de nouveaux coups de hache et le maître puissant fera signe de frapper parce que la Juive est adorablement belle et demande d'avance le prix de ses faveurs.

C'est de la peinture fort grande et très haute, à laquelle la mort récente du poète donne une actualité qui ne fait que la parer.

(A suivre.) LÉO D'ORFER.

MIDI

A Mademoiselle Marie-Louise R...

Midi, douze fois à la grande horloge Est venu frapper le marteau de fer, Le trottoir s'anime et chacun déluge, La cité se meut au soleil d'hiver,

Moi, je vous attends passer rose et blonde, Sous votre chapeau si frais, si coquet, Votre taille fine si svelte et si ronde Dans les plis savants du brun mantelet.

Midi, bien plus fort qu'à la grande horloge, Est venu frapper un marteau de fer, Et mon cœur blessé se meut et déluge, Vous suivant de loin sur le quai désert.

GEORGES RICHARD.

MOTS POUR RIRE

Un avare est très gravement malade : -- Comment, docteur, dit-il au médecin, qui est à son chevet, ai-je pu vivre trois semaines sans manger ?

— La fièvre nourrit, répond le docteur.

— Bien vrai ?

— Enormément.

— Est-ce qu'on ne pourrait pas en donner à mes domestiques.

03

Deux Marseillais s'en racontent de bonnes : — Moi, dit l'un (je vous fais grâce de l'assent), j'ai vu un individu qui nage mieux que feu le capitaine Webb. Tenez, c'était au Havre ; nous étions à bord d'un transatlantique à destination

des Etats Unis. Mon homme me parie dix mille francs qu'il sautera par-dessus le bord et qu'il arrivera à New-York avant le paquebot. Tope ! le pari tient. il saute, plonge et je ne l'ai plus rencontré qu'à New-York où il était arrivé huit jours-avant nous... Et, chose étrange, le bateau n'en avait mis que sept et demi à faire la traversée.

— Et mon bon ! vous me comblez de joie Le nageur, c'était moi. Et je suis enchanté d'avoir un *témoingne*. Quant aux dix mille francs, vous me les devez toujours !

03

Scène de table d'hôte. Au déjeuner : Un capitaine est assis à côté d'une demoiselle de quarante-huit ans, qui porte à grand-peine un célibat désespérant.

Le major. — Excellentes côtelettes ! Elles sont très tendres.

La vieille demoiselle, avec un soupir :

— Elles n'en sont que plus malheureuses.

03

Queilli dans un journal belge : « La malheureuse femme, évanouie, s'était laissée glisser de son lit la tête la première, de telle façon qu'elle avait les pieds en l'air. Jamais physionomie ne fut plus renversée ! »

Parbleu ! (Avant-Scène).

Carnet du Sphinx

Adresser les lettres contenant des solutions ou des envois de problèmes INÉDITS à M Henri Issanchou, 2 bis, rue des Ecoles à Paris. On a dix jours francs pour lui envoyer les solutions.

Les problèmes accompagnés de prix passent avant les autres et ne comportent qu'un gagnant désigné par le sort.

1° — PRIX : Léo d'Orfer.

(Une collection complète de la Jeunesse, revue littéraire et artistique)

ENIGME, PAR H. ISSANCHOU.

Je me plais au cœur de Paris Et je figure dans le Louvre ; Mais dans l'Afrique on me découvre Comme aussi dans le Paradis.

2° — PRIX : Henri Issanchou

(L'Étoile sainte, vol. de luxe in-4°, 1884.)

LOGOGRIPE, PAR HENRI ISSANCHOU

Je remplace, lecteur, sur sept pieds le pavage, Et sur quatre je suis ton père primitif. Sur deux, j'ose me dire adjectif possessif Et sur un je vau cent, voilà mon avantage.

Sous le titre de : *Moments de loisir*, je pense publier dans quelques mois un véritable manuel de jeux d'esprit qui s'étendra à tous les genres : énigmes, charades, logogripes, mots carrés et autres, rébus, cryptogrammes, marche du cavalier, renards, dames, échecs, etc. Dès aujourd'hui les lecteurs du *Zig-Zag* peuvent me faire des envois pour figurer dans cet ouvrage, et s'ils veulent bien, pour la même occasion, me signaler des problèmes curieux qu'ils pourraient connaître, je les en remercie d'avance.

HENRI ISSANCHOU.

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, de 8 h. 1/2 à 11 heures, grand concert par l'Orchestre de la Ville, sous la direction de M. A. LUIGINI.

Prix d'entrée : 50 centimes Mardis et Vendredis : GRANDS FESTIVALS

Prime du Zig-Zag

Tous ceux de nos abonnés qui voudront posséder les *Horizontales*, le volume de M. Henri Beauclair, n'auront qu'à envoyer, pour le recevoir franco, soixante centimes au lieu de 1 fr. 75, au directeur du *Zig-Zag*. Joindre une bande d'abonnement.

Jeunes Auteurs

Auteur connu et expérimenté, puissantes relations éditeurs, théâtre et journalisme, lit, juge manuscrits, collabore au besoin et soumet aux éditeurs œuvres de mérite avec son rapport. Ecrire B. Z., poste restante, rue Milton, Paris.

KOULAO ROI DES POTAGES SE VEND PARTOUT SANTIARD & Co - LYON

ALCOOL DE MENTHE DE RICOLES

45 ANS DE SUCCÈS 33 RECOMPENSES - 12 MÉDAILLES D'OR Bien supérieur à tous les produits similaires ET LE SEUL VÉRITABLE Infaillible contre les indigestions, Maux d'estomac, de Cœur, de Nerfs, de Tête, etc., et dissipant le moindre maux. PRÉSERVATIF CONTRE LES ÉPIDÉMIES Eau de Toilette et Dentifrice très appréciés. E. B. L. 9, cours d'Herbouville, - Dépôt à PARIS, 41, rue Richer. EXIGER LE NOM DE RICOLES Dépôt dans les principales Pharmacies, Parfumeries et Epicerie fines.

THÉS DE CHINE

Thé de soirée - Thés Souchong Pékao à pointes blanches, oranges Schulang, etc. IMPORTATION DIRECTE

Pharmacie GAVINET 4, rue Bellecour - LYON

Eugène PIROU, Photographe

PARIS - Boulevard Saint-Germain, 5 - PARIS

LA PLUS BELLE INSTALLATION DE PARIS

Photographe de l'Institut, de la Magistrature et de l'Etat-Major général.

Médaille d'or, Nice 1884

A. ROYANÉ

LYON - Rue de la Préfecture, 1 - LYON

LAINES ET COTONS

à tricoter et au crochet

COTONS POUR COUVERTURES

BONNETERIE FANTAISIE

au tricot et au crochet

Élérines, Fichus, Jupons, Robes d'enfants

GILETS DE CHASSE, BAS, etc.

Détail au prix du gros

LIQUEUR DES DAMES

(Voir les annonces à la quatrième page)

AU SORBIER

Parures de Bals et de Mariées

Plantes pour Appartements

Jules GIRARD

Rue de la République, 16, près la Bourse LYON

Plumes et Fleurs, Chapeaux de Feutre

CHAPEAUX DE PAILLE

Formes pour Chapeaux, Nouveautés pour Modes, Dentelle

FICHUS, VOILETTES, RUCHES

PRIX DE GROS

GRANGE FILS AÎNÉ

Ci-devant rue d'Algérie, 2

ACTUELLEMENT RUE BOILEAU, 42

Fabrique de Meubles Riches et Ordinaires

GRAND CHOIX DE TOUT BOIS ET DE TOUT STYLE EN MAGASIN

Maison recommandée pour la bonne confection et la solidité de ses produits

A la Renommée

44, place de la République, 44

Cette maison bien connue pour la supériorité de ses marchandises et pour vendre réellement bon marché, prévient sa clientèle, que cette année, elle s'est surpassée pour le grand choix, la bonne qualité et la très grande élégance de toutes ses chaussures pour Hommes, Dames et Enfants.

Chaussures de Chasse, de Marche, de Luxe et Cérémonies

MOLLETTIÈRES imitant la BOTTE de CHEVAL CHAUSSURES POUR LAWN TENIS

Le Gérant. P.-M. PERRELLON

Lyon. - Imp. Perrellon, grande rue de la Guillotière, 23

